

**PORTUGAIS**  
**ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT**  
**VERSION ET THÈME**  
**Maria Cristina PAIS SIMON, Michel RIAUDEL**

**Coefficient : 3**

**Durée : 6 heures**

Le jury a corrigé une copie de cette épreuve de version portugaise et thème.

Pour ce qui est de la version ils déplorent une grande maladresse en expression française, des fautes d'orthographe et en particulier le manque quasi systématique d'accents.

Pour ce qui est de la traduction proprement dite, les correcteurs ont relevé un certain nombre de termes/expressions non appropriés et beaucoup trop de faux-sens et d'inexactitudes dont voici quelques exemples :

- inexactitudes :

- « camisolão » traduit par « grosse loque ».
- « vagabundeavam » traduit par « flanaient ».
- « pingentes » traduit par « pendentifs ».

- faux-sens :

- « remoto » traduit par « perdue ».
- « escuridão » traduit par « nuit ».
- « morro » traduit par « favela ».

Plusieurs fautes de conjugaison sont également à regretter ; elles consistent en une confusion des temps verbaux : un Plus-que-parfait pris pour un Passé simple (« fora » traduit par « rendit ») ou un Présent de l'Indicatif confondu avec un Imparfait (« envolve » traduit par « était remplie »).

En ce qui concerne le thème, sa qualité est un peu supérieure à celle de la version malgré les maladresses d'expression, les phrases mal structurées et les fautes d'orthographe. Sont également à déplorer des erreurs portant parfois sur des points basiques dont nous donnons quelques exemples :

- faux-sens :

- « grondait » traduit par « gritava ».
- « jupes » traduit par « roupa de baixo ».

- inexactitudes :

- « spiritualité » traduit par « inteligência ».
- « dégoût » traduit par « desgosto ».

- verbes : imparfait de l'indicatif mal accentué : « sentía », « poderia », « fedía ».

: orthographe : « puz ».

- enclise : « preencha-lo », « viver-los ».

Convaincus que certaines erreurs peuvent être évitées, les correcteurs recommandent de bien se relire avant de rendre sa copie.

### **Proposition de traduction :**

Enfance lointaine

Antônio Balduino restait en haut du morne à regarder l'enfilade de lumières que constituait la ville en bas. Des sons de guitare musardaient dans la colline dès que la lune pointait. On chantait des plaintes douloureuses. La boutique de M. Lourenço Espanhol s'emplissait d'hommes venus bavarder et lire le journal que le commerçant achetait pour les clients de la cachaça.

Antônio Balduino ne quittait jamais son paletot toujours terreux, dans lequel il arpentait les rues et ruelles bourbeuses de la colline, là où il jouait avec les garçons de son âge.

En dépit de ses huit ans, Antônio Balduino commandait déjà les bandes de gosses qui traînaient sur le morne de Capa-Negro et les collines voisines. Mais la nuit, nul jouet ne pouvait l'arracher à la contemplation des lumières qui s'allumaient dans la ville si proche et si lointaine. Il s'asseyait à nouveau sur sa falaise à l'heure du crépuscule et attendait avec l'anxiété d'un amant que les lumières s'allument. Il y avait de la volupté dans cette attente, on aurait dit un mâle attendant sa femelle. Antônio Balduino fixait sur la ville ses yeux écarquillés, aux aguets. Son cœur battait plus fort quand l'obscurité de la nuit envahissait les maisons, enveloppait les rues, le coteau, et faisait monter de la ville une rumeur étrange, celle des gens qui rentrent chez eux, des hommes qui commentent les affaires du jour et le crime de la nuit dernière.

Antônio Balduino, qui n'était allé en ville qu'en de rares occasions, et même sans s'attarder, toujours traîné par sa tante, sentait en cette heure-là toute la vie de la ville. Une rumeur arrivait d'en bas. Il écoutait attentivement les sons confus, cette vague de bruits qui gravissait les flancs glissants du morne. Il ressentait dans ses nerfs la vibration de tous ces bruits, ces sons de vie et de lutte. Il s'imaginait en homme mûr, vivant la vie pressée des hommes, se battant pour la lutte de chaque jour. Ses petits yeux pétillaient, et plus d'une fois il eut l'envie de dévaler les pentes et d'aller voir de près le spectacle de la ville en ces heures grises. Il savait bien qu'il raterait le dîner et qu'une correction l'attendrait à son retour... Mais ce n'était pas là ce qui le retenait d'aller voir de près le bruit de la ville qui rentrait du travail. Ce qu'il ne voulait pas rater, c'étaient les lumières s'allumant, une révélation à ses yeux toujours belle et renouvelée.

Voilà la ville qui se replie presque toute entière dans les ténèbres.

Antônio Balduino ne voit plus rien. Avec l'obscurité arrivait un vent froid. Il ne le sentait même pas. Il jouissait voluptueusement des bruits, celui qui montait de plus en plus fort. Il n'en ratait pas un. Il distinguait les rires, les cris, les voix des ivrognes, les discussions politiques, la voix traînante des aveugles demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, le bruit des trams et leurs grappes de passagers. Il jouissait tout doucement de la vie de la ville.

### **Proposition de thème :**

A senhora Picard era da opinião que uma criança pode ler tudo : « Um livro nunca faz mal quando está bem escrito. » Na sua presença, pedira outrora licença para ler *Madame Bovary* e a minha mãe fizera aquela sua voz demasiado musical : « Mas se o meu queridinho lê livros deste género na idade que tem que fará quando for crescido ? » — « Vivê-los-ei ! » Esta resposta tivera o sucesso mais franco e o mais duradouro. Sempre que nos visitava, a senhora Picard lembrava o caso e a

minha mãe exclamava-se zangada e envaidecida : « Blanche, por favor, cale-se, vai-me dar cabo dele ! » Eu menosprezava e amava esta mulher velha, pálida e ensebada, o meu melhor público ; quando me anunciavam a sua vinda, brotava génio em mim : sonhei que lhe caíam as saias e que eu lhe via o traseiro, o que era uma maneira de prestar homenagem à sua espiritualidade. Em novembro de 1915, ela deu-me de presente um livrito com capa de pele encarnada e lombada dourada. Na ausência do meu avô, ficámos no seu escritório; as mulheres falavam animadas, num tom mais baixo do que em 1914, porque se estava em guerra, uma asquerosa neblina amarela grudava as janelas, cheirava a tabaco. Abri o caderninho e, primeiro, fiquei dececionado : fazia conta com um romance, com contos ; em folhetos multicores, li vinte vezes o mesmo questionário. « Preenche-o, disse-me, e dá-o a preencher aos teus amiguinhos : vais ficar com belas recordações. » Percebi que me proporcionavam uma ocasião de ser maravilhoso : fiz questão de responder na hora, sentei-me à mesa de trabalho do meu avô, pousei o caderninho no mata-borrão da sua pasta de secretária, peguei no seu porta-penas de cabo de galalite, mergulhei-o no frasco de tinta encarnada e comecei a escrever enquanto as pessoas crescidas trocavam olhares divertidos. Num ímpeto empuleirei-me bem acima da minha alma à cata das « respostas que não eram para a minha idade ». Infelizmente, o questionário não ajudava muito ; perguntavam-me os meus gostos e as minhas aversões : qual era a minha cor preferida, o meu perfume favorito ? Eu inventava sem grande entusiasmo predileções quando surgiu a ocasião de brilhar : « Qual é o seu maior desejo ? » Respondi sem hesitar : « Ser soldado e vingar os mortos. » Depois, demasiado agitado para poder continuar, saltei para o chão e fui mostrar a minha obra às pessoas crescidas. Os olhares aguçaram-se, a senhora Picard ajustou os óculos, a minha mãe debruçou-se para o seu ombro ; ambas esticavam os beiços com malícia. Levantaram a cabeça ao mesmo tempo : a minha mãe corara, a senhora Picard devolveu-me o livro : « Ouve, amiguinho, isto só tem interesse se for sincero. » Eu ia morrendo. O meu erro dá bem nas vistas : exigiam o menino prodígio, eu apresentara o menino sublime.